

Literary page

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): - **(1923)**

Heft 98

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, etc., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

LONDONER-BILD.

VON ALEXANDER PHILIPP WYSARD.

Herrlich strahlte die Sonne
Trotz des Novembers
Ueber der Weltstadt.
Und die Nebelverruhn
Glänzte in goldenem Duft.
Ich wandelte still und allein
Durch die endlosen, tosenden Strassen,
Vorbei an Gold- und Demant-strotzenden Läden,
Vorbei an den gleissenden Schätzen der Welt.
Da lockt' einer Orgel Getöse mich
Hin in ein Seitengässchen,
Eine jener verfallenen Stätten der Not und des
Jammers.
Ich bog um die Ecke.
Da stand das Haus,
In dem das Elend sich freuet des Daseins,
Trinkend Vergessenheit
Aus grossen Kelchen
Goldenen Gerstensafes.
Abgezehrte Männer mit stieren Blicken,
Ekle Weiber,
Einst von junonischer Schönheit,
Nun gezeichnet vom scharfen Griffel des Lasters,—
Waren sie da des Gässchens Bewohner.
Vor der Kneipe
Drehte des Südens bräunlicher Sohn
Seine Orgel,
Selber hüpfend zum Takt
Seiner klagenden, stöhnenden, jauchenden Lieder.
Und auf dem Pflaster
Tanzte des Gässchens fröhliche Kinderschaar:
Goldlockige Mädchen
Und lachende Knaben,
Lilien der Unschuld
Erlüht auf dem Sumpfe des Lasters.
Lange stand ich da
Mich freuend der Armen.
"Tanzt, dacht' ich, o tanzt im Sonnenschein,
Ihr lieblichen Kinder,
Freut euch des Daseins,
Ehe die Nacht kömmt über den Himmel eures
Gemüths,
Ehe des Elends eiserne Faust euch packt
Und reisst euch zurück in den Sumpf,
Aus dem ihr geboren, —
Weh, euch wandelnd die Erde zur Hölle!"
Gott! wenn je du "Wunder" getän,
Was breitest du nicht deine Hand
Ueber die lieblichen Kinder des Elends?
Siehe, so wenig bedarf's,
Dass sie zufriednen des Daseins sich freuen: —
Sonnenschein
Und ein Bischen —
Klingklang! —

We owe the above poem to a reader who has kindly lent us an anthology. "Sänger aus Helvetiens Gau" — edited at Berne in 1880 by Ernst Heller—

LA FIN DU MONDE.

Tout a commencé à se taire; tout s'est tu davantage, en bas de la terre et en haut, à ses deux bouts, dans leur entre-deux.
Sous chacun de ces ciels clos sur leurs quatre faces, mis les uns à côté des autres et séparés les uns des autres comme les cellules d'un rayon de miel; sous chacune de ces voûtes basses, dans chacune de ces espèces de caves, — là où ça fumait blanc, là où ça a fumé gris ou brun; là où ça a fumé noir.
Ils se sont encore agités un peu de temps, là-dedans, — ils ne se sont plus agités. Ils ont crié, ils se sont tus. Par tout le vaste monde, sur l'un et l'autre de ses flancs: — ceux d'en dessous de nous, ceux de tout près, ceux de plus loin, ayant appelé, ayant supplié, étant encore longtemps venus avec leurs cris, les blancs de peau, les rouges, les noirs de peau, les jaunes; — s'étant agenouillés devant leurs dieux visibles ou invisibles, peints, pas peints, de pierre ou de bois, figurés au dehors ou intérieurement; — les ayant priés, les ayant maudits; ayant dansé, tourné en rond, ayant joué pour eux de leurs instruments de musique: le grand tam-tam, les tambours, le violon à une seule corde, les trompettes de cuivre ou de corne; ayant touché la harpe plate, ayant fait de la musique, crié, dansé....
Et à présent c'est comme quand le petit berger a fait un feu.
Comme quand le petit berger a fait un feu; il a mis les mains dans ses poches, il est parti.
Un rond gris, un rond noir, un rond couleur de rouille: ces grandes villes, — comme quand le petit berger fait son feu, puis part en sifflant.
Plus personne, nulle part. C'est seulement, peut-être, dans le pied d'une haie, près d'où était le puits, dans le bord du lit des ruisseaux ou dans ce qui reste d'un bois, entre ses colonnes brisées, entre ses tronçons de colonnes encore debout ou penchant à demi: alors, là, des corps, quand on est plus près.
Ce corps dans une position, des centaines (quand on regarde de plus près); dans telle position, une autre, étendus tout du long et à plat ou bien repliés ou les jambes plus haut que la tête, tordus sur eux-mêmes, largement ouverts et visiblement, ou pris

from which we have taken it. The author is perhaps better known to the older members of the colony as the Rev. Wysard, of the German Church, Denmark Hill. He preached there with very great success from 1877 onwards for fully twenty-five years. Then he retired to his beloved Canton of Berne. He died in 1908 from the after-effects of an operation. He also wrote two plays, "Ulrich Zwingli" and "Gulzjogg oder Christ und Jesuit."

THREE BOOKS OF POETRY.

Dr. Gottfried Bohnenblust, whom many readers of this page remember as last year's Central President of the Nouvelle Société Helvétique, and who is now Professor of German Literature at the Universities of Lausanne and Geneva, is also a poet. "A Dur" (Haessel, Leipzig) is a collection of new poems of his which reveal his great formal cleverness and the wide range of his mind. There is much and deep thinking hidden in these verses and much fighting is touched upon between the lines. The general melody which goes out from the book is rather that of a battle song than that of a serenade. Short, energetic words are preferred to soft caressing ones. The mastery of rhyme, which he possesses in an uncommon degree, induces Bohnenblust to make experiments in practically all difficult metres. He writes beautiful sonnets of an eminently manly character and excels especially in portraits which condense the atmosphere of a personality in the minimum of words. The predominance of intellect in Bohnenblust makes him a brilliant epigrammatist.

Arthur Manuel, who has published "Gedichte" (Eugen Rentsch—copies at 3s. to be ordered through the Literary Editor) also clearly devotes a good deal of pain to finding the right form for the impression which prompts his pen. But as yet very often the interest in expression for expression's sake is stronger than that in the trimming of it. The poet, who lives in the North of England, writes about Love, Nature, Great Cities and the relations of Man to God. His primary interest is not a pictorial nor a musical one—though these are both well developed—it is a philosophical or religious one. If he hears the ringing of bells, he sees them wander as punishing monks, and if he sings to his beloved, his first idea is that the earth which bears us is holy. An extraordinary temperament, a tornado of feeling, lies behind the poignant *vers libre* for which the author has a predilection. These poems are of unequal merit, evidently because this first volume contains the harvest of different years. But if each one does not grip the reader, at least every second one will not fail to impress him with a powerful personality which has something to say worth listening to.

After the learned poet and the seeker after God, let us round up with a lovable, gentle poet of the sensations which you go through in a winter resort. Hans Roelli, the Kurdirector of Arosa, is well known as a singer and poet to the lute. He has now published—daintily embellished with charcoal designs by Karl Hügin—a booklet, "Schneeverse für empfindsame Skileute" (Verlag Sport, Zürich)

encore sous les pierres, sans jambes, sans bras, sans tête; plusieurs aussi à des fenêtres, la face collée au mur, les mains pendant un peu plus bas.
Des centaines, des centaines de centaines; le plus grand nombre tout à fait immobiles: certains pas encore tout à fait. Des doigts se recourbent, ils griffent la terre. Sous des cheveux de femmes complètement dénoués et défaits, des reins creux font suite à la nuque; ils donnent un coup de côté, le devant du corps est venu. La femme se tient sur le coude, elle écarte ses cheveux, elle a vu: il aurait mieux valu pour elle qu'elle ne vit pas. Elle n'a pas compris tout d'abord: il aurait mieux valu pour elle qu'elle n'eût jamais compris. Et celui-ci, plus loin, depuis longtemps ne bougeait plus; tout à coup, il est parti en courant; il tombe sur les genoux, il se relève, il retombe....
Pendant ce temps, l'aviateur monte.
Après un long sommeil qui a été sans rêves, et c'est comme s'il sortait d'une espèce de première mort, il s'est réveillé sur son lit de camp; il s'est reconnu.
Il a touché son corps. Il a le corps intact sous le hangar de tôle intact. Il a sauté sur ses deux pieds. Il a vu que son appareil, lui non plus, n'avait pas de mal; il met le moteur en mouvement.
Il distingue encore sur le fleuve un chaland qui descend au fil de ce qui reste d'eau sans plus personne pour le conduire et, dans le bout des cordes: de halage, sont les cadavres des chevaux qui surnagent, étant tirés après avoir tiré. Le chaland a abordé à un banc de sable. Il s'est tourné en travers, il se balance là, il a le temps. Plus rien ne presse. Le chaland penche de côté, il se redresse, il penche encore, il dit: "On a le temps." Il est devenu tout petit, à cause de la grande hauteur d'où il est vu, il a encore remué sar sa quille. Il a le temps: "Mais, moi, est-ce que j'ai le temps?" Parmi le ronflement du moteur: le temps, mais le temps de quoi faire? prenant de la hauteur: le temps de quoi? le temps pour quoi? Forçant cependant encore l'allure, montant toujours, montant vers autre chose, à cause de l'épaisseur de cette écorce de brouillard qu'il faut crever; vers plus aucune espèce de temps du tout, comme pour échapper au temps. Mille mètres, deux mille, trois

They must needs say a good deal to skiers, who will even find poems about the Telemark and Kristiania in it. Roelli has a very nice style and uses striking pictures and comparisons. His poems are rather seen than felt or thought out, and if seen through the eyes of this melodious poet, the wintry regions of the Grisons become even more fascinating than they probably are.

CARL SPITTELER.

VON GOTTFRIED BOHNENBLUST.

"Prometheus, gegen Sklavengift gefeigt,
Hat sich der Seele heiliger Macht verbündet,
Des Menschen Würd und Willen hell verkündet,
Mit Stolz gestempelt, strenger Kunst geweiht.
Und es geschah vor altersgrauer Zeit:
Titanenglut hat jähnen Hass entzündet,
Doch als sich bitter Jahre Kreis geründet,
Hat Herakles den Helden still befreit."
Die Kronen wogén, Sagen rauscht der Föhn.
Ein Eichenriese ragt unüberwunden,
Lauscht in den blauen Abend, schwer und schön.
Vergessen alle Welt und alle Wunden.
Du wuchstest in des Himmels reine Höhn,
Du hast dich selbst und unser Herz gefunden.
(Aus "A Dur," Gedichte.)

DER VATER.

VON ARTHUR MANUEL.

Betend kommen wir immer wieder zu dir.
Bettler zwar sind wir nicht, bewahre!
Aber irgendein Herzensgram
Oeffnet inneren Mund und fleht um Tröstung.
Diesen Trost gibst du gerne.
Mancher aber ist laut in seinen Bitten.
In Kammern ringt er und rechet,
Und viele, ihren Willen zu haben,
Erheben zusammen die Faust und wollen dich
Herab nieder zu uns [zwingen]
Mit Psalm und Gebet, Prozession
Und dem Stürmen der Orgel.
Du horchst. Dein Herz ist die Nacht.
Und du lächelst.
Manchmal aber breitest du deinen Sternemantel
Du Barmherziger, [aus,
Und deckst uns alle mit gewaltigem Schweigen.
(Aus "Gedichte.")

DER SKISPRUNG.

VON HANS ROELLI.

Ich ducke mich, um mich zum Flug zu sammeln
und im Erstraffen meinen dunkeln Sinn
und meine Nächte, die mich eng verrammeln
so abzuwerfen, dass ich Vogel bin.
Und ich entfliege dem begrenzten Seile
und rausche flügellicht in hohem Wind —
ich fühle euch, die meine Brüder sind
in Erde eingebohrte Pfeile.
Ich bin so ferne, dass ich mich verlasse
von Blau durchblüht, in keinen Kreis geeint —
und splitternd falle ich in eure Gasse
geringer mir und wieder euch vereint.
(Aus "Schnee, Verse für empfindsame Skileute.")

mille mètres; — alors l'homme sur sa machine a été brûlé. Le soleil, reparé au ciel, a été comme un fer rouge. L'homme sur sa machine a beau changer continuellement de direction par des virages brusques: sur chacun des points de son corps qui est touché, il y a cette douleur insupportable, comme par un contact réel. Où et comment qu'il se tourne, la brûlure est là, elle vient, elle se colle à lui, elle entre. Il est obligé de redescendre. Chassé d'en haut il descend de nouveau, flottant de nouveau dans l'opacité. Nu, complètement nu, le casque, ses vêtements de cuir, et jusqu'à ceux de dessous ôtés, cherchant dans la vitesse l'illusion d'un peu d'air, parmi le rejaillissement de l'huile, sous les toiles, il a commencé à descendre, il descend toujours plus. Mais alors, c'est ce désert, c'est ce silence qui sont venus. Le bruit qu'il est seul à faire l'irrite et l'étonne. Il y cherche une réponse; il se cherche comme une réplique à lui-même. Il doute d'être, ne distinguant nulle part aucune existence que la sienne. Il s'envoie avec colère, il est un dérangement. Et il descend toujours, à la poursuite d'une ressemblance et comme d'une symétrie. Il se laisse encore descendre; rien pourtant n'est venu que, vaguement et à travers comme de la cendre, l'immense étendue d'un lac à présent. Elle lui a présenté l'absolu désert de ses eaux, lisses comme un métal, immobiles comme un métal, parfaitement silencieuses et fixes, nues, sans aucun rellet, sans nulle image, sans réponse. Closes, muettes, indifférentes, qui ne savent pas, qui ne voient plus, n'écoutent plus.
Et par elles aussi repoussé, et par elles plus que jamais. Il ferme les yeux: il s'est décidé.
Il lâche le gouvernail. Il a été comme l'aigle qu'on tire au vol. Il est venu avec tout son poids; il s'est enfoncé comme dans un puits au coeur de l'eau qui a été percée.
L'eau s'élève pour un instant, tout autour du point de chute; — elle est retombée; elle s'est refermée....
[Nous avons tiré ce chapitre du nouveau roman "Présence de la Mort" (Georg & Cie., Genève) par C. F. Ramuz. dont nous avons rendu compte dans le dernier numéro.]